

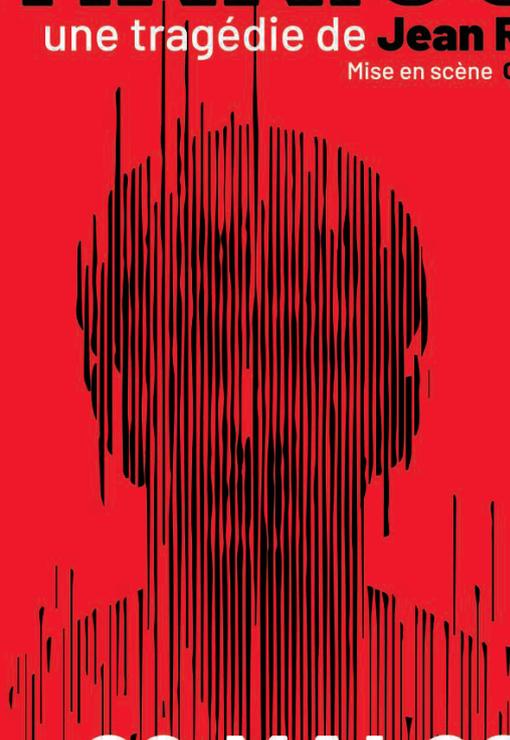
# Revue de presse

le Théâtre de l'Épée de Bois et la Compagnie du Berger présentent

# BRITANNICUS

une tragédie de **Jean Racine**

Mise en scène **Olivier Mellor**



**du 5 au 29 MAI 2022**

*jeudi, vendredi, samedi à 21h + dimanche à 16h30*

**THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS** (salle en pierre)

Cartoucherie - Route du Champ de Manœuvre - PARIS 12ème

**01 48 08 39 74 - [www.epeedebois.com](http://www.epeedebois.com)**

**Accès :** Métro Ligne 1, arrêt Château de Vincennes  
sortie N° 6 puis prendre le bus 112 direction La Varenne Chennevières.  
RER : arrêt Cartoucherie et Navette gratuite Cartoucherie.

**Contact Presse Francesca Magni**

06 12 57 18 64 - [francesca.magni@orange.fr](mailto:francesca.magni@orange.fr) - [www.francescamagni.com](http://www.francescamagni.com)

**Contact PRESSE**

Francesca Magni 06 12 57 18 64 - [francesca.magni@orange.fr](mailto:francesca.magni@orange.fr)

[www.francescamagni.com](http://www.francescamagni.com)

FRANCESCA  
Relations Presse et Communication  
**MAGNI**

## Liste presse Britannicus

Le 5 mai

Marie-Emmanuelle Dulous de Meritens / La terrasse

Le 6 mai

Brigitte Corrigou / la revue du spectacle

Gérald Rossi / L'Humanité

David Rofé Sarfati / Toute la Culture

Olivier Le Guay / Singular

Fabienne Pascaud / Telerama

Le 7 mai :

Denis Sanglard / Un fauteuil pour l'orchestre

Pascal Ollivier / La gazette du théâtre

Le 8 Mai

Dany Toubiana / La Souriscene

Anthony Palou / Le Figaro

Igor Hansen Love / Sceneweb

Le 12 mai

Raphaël Morata / Point de vue

Le 14 mai

André Robert / L'ours.org

Marie-Céline Nivière / L'œil d'Olivier

Véronique Hotte / Blog Hotello

Le 15 mai

Simone Endewelt / La nouvelle presse magazine

# FIGARO Scope

**ESCAPADE** Aventure nautique dans les Pays de la Loire **PAGE 8**



**SEMAINE CULTURELLE** Le Ballet de Marseille dans une chorégraphie de Tânia Carvalho à la Villette **PAGES 6 ET 7**



FigaroScope – Mercredi 18 mai – N°24179



MARIE CHARBONNIER

## Britannicus en surchauffe

OUTRE ses propres créations, Olivier Mellor, à la tête de la Compagnie du Berger, travaille depuis trois décennies, le répertoire classique. Précieusement aidée par la spécialiste en dramaturgie Julia de Gasquet, la troupe s'est donc naturellement emparée de la première tragédie romaine de Racine et, s'il n'y a pas de quoi s'accrocher aux lustres, cette tentative est plutôt une bonne surprise. Dès le début de Britannicus, les jeux sont faits : ça finira mal. Olivier Mellor a choisi un système scénique tri-frontal judicieux permettant de mettre en valeur les trois personnages principaux relookés : le pauvre Britannicus (Vincent do Cruzeiro), pantin coincé entre deux monstres, sa mère Agrippine - l'ambitieuse impératrice sur le retour (surprenante Marie-Laure Boggio) - et Néron l'usurpateur (Hugues Delamarlière), son demi-frère qui l'empoi-

Notre coup de cœur

sonnera. Soyons francs, les deux acteurs (do Cruzeiro et Delamarlière) surchauffent un peu leur rôle mais on leur pardonne : ils sont sincères. Sur la scène quasi dénudée, quatre musiciens habillés de cuir noir adoucissent et durcissent remarquablement en live les mœurs chaotiques des personnages. Leur présence fait l'identité du spectacle. Dans Britannicus, Néron n'est pas encore complètement cinglé mais nous percevons les germes de sa maladie mentale. Lors de la grande explication entre Agrippine et le jeune empereur, ce dernier se goinfre de chips. Les tragédies laissent des traces, font de cruelles miettes. En un mot, voilà une mise en scène sans pédanterie oscillant entre classicisme et underground. Elle vaut bien le détour.

**ANTHONY PALOU**

Jusqu'au 29 mai au Théâtre de L'Épée de Bois (12<sup>e</sup>). [epeedebois.com](http://epeedebois.com)

Anthony Palou

 Réserve aux abonnés

## Notre critique de *Britannicus*: sur tous les fronts

Par Anthony Palou

Publié hier à 16:30

### CRITIQUE - À la Cartoucherie, la mise en scène d'Olivier Mellor revendique la tradition du théâtre populaire et l'esprit de troupe.

C'est par une belle après-midi de printemps que nous sommes allés voir le diable du côté du Théâtre de l'Épée de Bois, à Vincennes. Chez Racine, « *lorsque, il n'y a pas de drame entre des hommes et des femmes qui s'aiment d'un amour tendre, écrivait [Jean d'Ormesson](#), alors ce sont les dieux qui fondent sur eux – et c'est Iphigénie. Ou le diable apparaît – et c'est Néron, dans Britannicus* ».

Dès le début, les jeux sont faits. Ainsi va la tragédie. Afin de décontracter les spectateurs, un homme fort amusant qui fait office d'ouvreur les invite à se placer librement mais insiste à ce qu'ils profitent des quelques places sises de chaque côté de la scène. Il prévient que le spectacle dure 2 h 25, qu'il y aura un entracte de cinq minutes avant les actes IV et V, actes qui « *sont comme un épisode de Dallas mais en pire* ».

Une fois installés, nous sommes face à une scène quasi dénudée - un portique, au fond, tient lieu d'entrée d'un palais. Bientôt quatre musiciens habillés de cuir noir adoucissent ou durcissent remarquablement en live les mœurs sombres et chaotiques des personnages. Ce quatuor fait l'identité du spectacle, et fait partie de l'ADN de la troupe du Berger dirigée par le capitaine Olivier Mellor.

### Un dispositif judicieux

Avec l'aide précieuse de la spécialiste en dramaturgie Julia de Gasquet, Mellor a choisi un dispositif trifrontal judicieux permettant de mettre en valeur les trois personnages principaux relookés : le pauvre Britannicus (Vincent Do Cruzeiro), pantin coincé entre deux monstres, sa mère Agrippine - l'ambitieuse impératrice sur le retour (surprenante Marie-Laure Boggio) - et Néron l'usurpateur (Hugues Delamarlière).

Soyons francs, les deux acteurs (Do Cruzeiro et Delamarlière) sont en surchauffe mais on les pardonne : ils sont sincères, investis. L'un est habillé de blanc, l'autre tout de noir. Le bien et le mal. Deux écrans vidéos de chaque côté de la scène envoient en écho des images d'insectes (araignée, scorpion, etc.), de plantes ou d'arbres. Au milieu, tomberont du plafond, une à une, cinq bannières représentant un buste de Néron, indications temporelles ou généalogiques.

Dans *Britannicus*, Néron n'est pas encore complètement cinglé mais nous percevons les germes de sa maladie mentale. Lors de la grande explication entre Agrippine et le jeune empereur, ce dernier se goinfre de chips. Les tragédies font de cruelles miettes.

En un mot, voilà une mise en scène sans pédanterie, oscillant entre classicisme et underground qui sûrement plaira aux adolescents tracassés par les histoires d'amour qui toujours finissent mal. « *Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes !* », dit Burrhus (excellent Stephen Szekely) après l'empoisonnement de Britannicus. Il n'avait pas le nez fin, Burrhus. Néron allait assassiner sa mère, sa femme, condamner à mort son précepteur Sénèque, fut soupçonné d'avoir incendié Rome puis se suicida. Cette cérémonie tragico-musicale, même s'il n'y a pas de quoi s'accrocher aux lustres, vaut vraiment le détour.

**Anthony Palou**

# l'Humanité

## « Britannicus » confronté à une bande de rockers

THÉÂTRE Dans sa mise en scène, Olivier Mellor offre à la pièce de Racine des reflets contemporains tout en affrontant la dure loi des alexandrins.

D'emblée, la disposition de la salle, en tri frontal, autrement dit sur trois côtés autour de l'espace de jeu, promet un Britannicus dépoussiéré. D'autant plus que les spectateurs lors d'un bref entracte de cinq minutes, sont appelés à changer de place, « pour changer de point de vue ». L'occasion n'est pas si fréquente. Preuve que la pièce, présentée pour la première fois en 1669 à Paris, peut réserver des surprises. D'autant plus que le metteur en scène Olivier Mellor, a conçu avec sa troupe (la compagnie du Berger) un spectacle qui pousse le propos de Jean Racine dans les épines d'un rock tendance métal, interprété en direct et à fond la caisse, par Thomas Carpentier, Louis Noble, Séverin (Toscano) Jeanniard, et Adrien Noble.

Au centre de l'espace dépouillé, des écrans blancs chutent des cintres, rythmant les actes, et séparant la scène, comme des portes qui pourraient claquer. Lentement défilent les vidéos concoctées par Michaël Titrent, et les comédiens (Marie Laure Boggio, Caroline Corme, Vincent do Cruzeiro, François Decayeux, Marie-Laure Desbordes, Hugues Delamarlière, Rémi Pous et Stephen Szekely), évoluent dans les costumes de Bernard Sachy réalisés avec le concours des élèves du lycée (BTS métiers de la mode) Édouard Branly.

Tout ceci pour dire combien ce Britannicus est porté par la volonté d'en faire un drame au temps présent. « La pièce montre d'abord et avant tout la tragédie d'un monstre naissant, ce Néron, que l'historien Tacite (né en 58 après JC) a décrit et dont Racine s'est inspiré » note la dramaturge Julia de Gasquet. L'histoire contemporaine a donné naissance à d'autres « monstres ».

Olivier Mellor, dont on se souvient de « La Noce » de Brecht, traitée en farce sinistre, ou encore de « L'établi » (Robert Linhart) criant de révolte ouvrière, poursuit ici son chemin, avec 1770 alexandrins chargés de passions et de colères. Lesquelles, on le sait, sur scène sont complexes à mesurer. Et dans ce Britannicus, la fluidité du vers racinien n'est pas toujours au rendez-vous. Mais le rythme cependant maintient la troupe et le public dans un univers glaçant, parsemé d'humour et de doutes.

Gérald Rossi

# la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

## THÉÂTRE DE L'ÉPÉE DE BOIS / TEXTE DE JEAN RACINE / MISE EN SCÈNE D'OLIVIER MELLOR

Publié le 6 mai 2022 - N° 299

### **Britannicus, nouvelle preuve vivante des engagements initiaux d'Olivier Mellor**

**Le metteur en scène Olivier Mellor, à la tête de la Compagnie du Berger, compagnie proche de La Comédie de Picardie et associée au Théâtre de l'Épée de Bois à la Cartoucherie de Vincennes, milite pour un théâtre de troupe, de musique et de textes. Son *Britannicus* est une nouvelle preuve vivante de ses engagements initiaux.**

Rien de plus banal que le désir de rendre un classique à sa contemporanéité pour tenter de le faire entrer en résonance avec les problématiques de notre temps et lui permettre, ainsi, de rencontrer un nouveau public. Rien de moins facile. Les choix du metteur en scène Olivier Mellor, soutenus par ceux de Julia de Gasquet sur le plan dramaturgique, donnent lieu à cette entente renouvelée et espérée de la tragédie racinienne. Un déplacement du centre d'intérêt classiquement admis est à l'œuvre. Ce *Britannicus* reste toujours cette tragédie avec laquelle Racine met à jour les mécanismes conduisant à la naissance d'un monstre, en l'occurrence de ce monstre, figure du mal politique, que fut l'empereur Néron. Figure dont les coïncidences avec l'actualité ne sauraient échapper à personne. Mais il expose d'autres ressorts tragiques, dont ceux mis en évidence par la théorie du désir mimétique chère à René Girard. Néron, cet usurpateur, devenu César en devant tout aux crimes de sa mère Agrippine, spoliant son frère, héros éponyme de la pièce, désire, par-dessus tout, ce que Britannicus désire : Junie. Et Junie aime Britannicus. Le sort en est jeté.

### **Un sincère et total engagement**

Le dispositif scénique, tri-frontal, autorisant chacun, à l'occasion d'un bref entracte, à changer de place, est à l'image de la démultiplication des points de vue autour desquels se noue la tragédie, donnant explicitement à voir le génie racinien qui les entremêle. Un

portique, évocation des portes du palais impérial, occupe le centre du plateau, par ailleurs dénudé, accessoirisé de façon minimaliste selon les besoins de la scène. Ce dénuement scénique s'oppose à la sophistication des moyens vidéographiques mis en œuvre, ouvrant de nouvelles fenêtres destinées à éclairer les enjeux de la pièce. Cette louable volonté de visibilité trouve peut-être ses limites dans sa volonté elle-même. Mais ne boudons pas notre plaisir auquel participent les musiciens en live, acteurs comme membres du chœur, rythmant avec beaucoup d'à-propos la trame de la pièce. Et les comédiens eux-mêmes, qui portent leurs rôles respectifs avec engagement et sincérité dans le pur respect de la beauté lyrique et des transports poétiques liés à la forme de l'alexandrin.

**Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens**

## Britannicus, un casse presque parfait

Fidèle à son habitude, Olivier Mellor signe une mise en scène musicale en s'amusant à mélanger les genres. Il s'attaque à l'imposante tragédie de Racine et réussit son coup. Moyennant quelques fautes de goût, il parvient à toucher les jeunes.

**Osons l'analogie : ce *Britannicus* est un braquage.** Olivier Mellor, patron de la compagnie du Berger, met en scène la tragédie racinienne (1669), tentant de déverrouiller son intrigue cadenassée par ses exigeants alexandrins, espérant ainsi toucher un public jeune, à force de ruses – scénographiques, musicales et stylistiques -. À l'arrivée, le casse n'est pas parfait. Mais il n'est pas dénué d'intérêt. **La méthode, pratiquée par l'artiste depuis son *Cyrano de Bergerac* (2011), est le mélange des genres.** Le plateau, structuré selon un dispositif tri-frontal, est dominé par un portique d'inspiration japonaise (comme la plupart des costumes féminins, des kimonos). **Vêtus de cuir noir, sanglés dans d'imposants harnais, les musiciens s'inscrivent dans le monde du bondage érotique.** Quant à Néron, incarné par le **Hugues Delamarlière**, torse nu sous un manteau fait de peaux de bêtes, il évoque un héros viking, digne d'une série Netflix. Les premières minutes du spectacle déboussolent. On est à la fois partout et donc nulle part. Mais on est bien chez Racine.

L'intrigue raconte comment l'empereur Néron s'éprend de Junie, l'amante de son frère Britannicus, se libère de l'emprise de sa mère Agrippine et commet un fratricide ; on y découvre la naissance d'un monstre, transfiguré par la jalousie et dévoré par le sadisme. Le verbe est scrupuleusement respecté ; l'artiste est épaulé par Julia de Gasquet, normalienne et spécialiste du tragédien pour donner à entendre les alexandrins. Les amateurs du XVIIe n'y trouveront rien à redire. La nuance, en revanche, s'impose pour les choix de mise en scène. **Ce *Britannicus* fourmille d'inventivité. À commencer par le chœur, incarné par l'excellent François Decayeux** et figuré dans un personnage espiègle qui ponctue la pièce de sa présence et ses remarques, parfois en chuchotant (on n'entend rien : l'effet est assez drôle). La scénographie aussi, avec ces beaux voiles et ces projections effrayantes, se marie joliment avec la salle en pierre de l'Épée de Bois, à la Cartoucherie à Vincennes. Et surtout, la musique, jouée en live par des instrumentistes à cordes, est remarquablement interprétée.

**La direction de Néron est moins convaincante. Hugues Delamarlière exécute sa partition avec fougue et détermination, mais son metteur en scène a tendance à confondre jeunesse et vulgarité.** Était-il nécessaire de le faire manger des chips les jambes écartées sur un pouf ? Les spectateurs rient, c'est vrai. Mais l'adolescence du triste protagoniste aurait pu être figurée autrement. **De façon générale, si les idées d'Olivier Mellor sont surprenantes et créatives, nous regrettons qu'il ne les exploite pas davantage.**

La scénographie japonisante est belle, mais quel sens lui donner ? Les costumes SM des musiciens amusent, mais que veulent-ils dire ? Ces partis-pris demeurent superficiels, se contentent d'évoquer. Concluons tout de même sur une note positive. Parce que, tout compte fait, ce théâtre de troupe remplit sa mission : les jeunes sortent ravis, en ayant entendu une pièce jouée pour la première fois le 13 décembre 1669. Olivier Mellor a réussi son coup.

**Igor Hansen-Love**

# L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

---

## *Britannicus*, en rouge et noir

Publié le 18 mai 2022

---

**La compagnie du Berger, menée par Olivier Mellor présente à l'Épée de bois, *Britannicus* de Racine. Soulignant la couleur sanglante d'un théâtre de cruauté, son spectacle nous laisse sur l'expectative.**

De la compagnie du Berger, on avait adoré le *Cyrano de Bergerac* de **Rostand** et *La Noce* de **Brecht**. Dans ce *Britannicus*, on retrouve la patte d'**Olivier Mellor** : scénographie impressionnante, présence intelligente de la musique jouée en live, intensité de l'interprétation. La scénographie, dans ses tons rouges, flamboyants comme le futur incendie de Rome, montre toute l'horreur qui va se dessiner en une journée. Des panneaux blancs tombant au fur et à mesure des actes, divisant la scène en deux, marquent la séparation et l'enfermement dans lesquels les protagonistes vont se retrouver. En choisissant le tri frontal, avec possibilité de changer de place à l'entracte, il plonge le spectateur au cœur même du drame et lui propose de changer son angle de vue. Mais voilà, l'alexandrin n'est pas un style aisé à maîtriser et à faire entendre de nos jours. Soit, il coule et nous enchante, soit il se cogne à nos oreilles. La fureur dont est empreinte la pièce, oblige les comédiens à des accès qui empêchent de laisser respirer le texte et de nous parvenir plus librement.

### **Plaidoyer pour un monstre**

**Olivier Mellor** s'est emparé de *Britannicus* dans tout ce qu'il a de critique politique et réflexion psychologique, voir psychiatrique ! Ce qui intéresse le metteur en scène est la naissance d'un monstre. **Racine** évoque dans sa pièce, cet instant où la véritable nature de Néron se précise. Son soi-disant coup de foudre pour Junie le pousse à se libérer de la domination de sa mère castratrice Agrippine, des bons conseils de Burrhus et à assassiner son frère, Britannicus. Celui qui fut l'élève de Sénèque choisit alors le crime à la vertu, la ruse et la dissimulation à la sincérité. Et *Néron fut lui-même ébloui de sa gloire* !

**Hugues Delamarlière** est un Néron parfait, pris entre deux mondes. Il est l'enfant modèle qui se révolte, devenant un adolescent immaîtrisable. Il dévore encore des chamallows mais s'apprête à passer à d'autres douceurs, celles des grands, alcool, drogues ! Le comédien montre très bien les tiraillements de son personnage, sa lente descente dans la folie. Il joue sur l'étrange et la fragilité psychique. Le passage où il hésite, ou feint, à devenir le monstre est formidable. Et *Las de se faire aimer, il veut se faire craindre*. Junie ne l'aime pas. Mais lui, à part désirer ce qui appartient à son frère d'adoption, l'aime-t-il réellement ? C'est ce que

souligne **Mellor**. Néron veut posséder la jeune fille. C'est un caprice, pour mieux détruire l'autre. *L'amour, toujours, n'attend pas la raison*. Junie, ici, est loin d'être une oie blanche qui terminera vestale pour fuir. En choisissant, **Caroline Corme**, terrienne et moderne, pour l'incarner, l'aspect romantique de cette pauvre jeune fille sacrifiée n'est plus si évident. Elle avait tout d'une reine.

### ***Amour, gloire et perdition***

Le pur Britannicus représente le rival dangereux. Le nouvel empereur doit se débarrasser de lui. Il est celui qui pourrait empêcher sa toute-puissance tyrannique de s'affirmer. Le choix de l'acteur **Vincent Do Cruzeiro**, sorte de double physique d'Hugues Delamarlière, est troublant. Le comédien est loin de l'icône du jeune homme fragile, amoureux et bafoué. Est-ce pour nous dire, que le gentil et naïf jeune prince aurait pu devenir lui aussi un monstre ? Où qu'il ne faut pas oublier qu'un jour Néron lui a ressemblé ? Tous deux sont à la merci des grandes personnes qui ont modelé leur vie comme s'ils n'étaient que de la pâte à modeler. L'un se rebelle et l'autre meurt.

Qui est responsable de cela ? Agrippine (**Marie Laure Boggio**) qui s'accroche au pouvoir ? Burrhus (**Stephen Szekely**) qui n'arrive plus à rappeler son élève à la raison d'Etat ? Narcisse (**Rémi Pous**) qui, par excès d'ego, sème le désordre ? Albine (**Marie Laure Desbordes**), servante trop dévouée et aveugle ? **Mellor** a ajouté le personnage du chœur qui, à la manière shakespearienne, se faufile dans l'intrigue. C'est un choix que **François Decayeux** assume fort bien. Les musiciens forment la garde intègre. Vêtus comme des hards rockeurs, ils utilisent violon, violoncelle, contrebasse et saxophone pour interpréter une musique bien inspirée ! Même si nous avons quelques réserves sur le spectacle, il est certain qu'à travers les siècles, **Racine** continue de nous parler : *Hélas ! Dans cette cour, Combien tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense ! Que la bouche et le cœur sont peu d'intelligence ! Avec combien de joie on y trahit sa foi ! Quel séjour étranger et pour vous et pour moi ! Voilà tout est dit.*

**Marie-Céline Nivière**

# LA REVUE DU SPECTACLE .FR

THÉÂTRE

## **"Britannicus" Ou comment rendre compte de la naissance d'un monstre**

Agrippine, mère de Néron, s'aperçoit que ce prince qu'elle n'avait élevé au trône que pour régner sous son nom, est décidé à gouverner par lui-même. Ambitieuse et affamée de pouvoir, elle consent à marier Junie à Britannicus, fils de l'empereur Claude, son premier mari, et frère adoptif de Néron, dans le but de se concilier l'affection de ce jeune prince et de s'en servir au besoin contre Néron...

Il ne faut pas plus de quelques vers à Racine pour poser l'intrigue et ses personnages : une famille disloquée que le public surprend en plein trauma, avec un empereur fuyant et sa mère qui reste sur le pas de la porte. Pièce écrite deux ans après le triomphe d'Andromaque et après l'intermède des Plaideurs et première pièce pour Racine s'inspirant d'un sujet romain.

Il s'agit pour Néron non pas d'échapper à l'amour castrateur de sa mère, mais de lutter contre le pouvoir qu'elle continue de lui imposer. Néron n'est pas d'emblée le tyran sanguinaire que l'on connaît par la légende. C'est un jeune empereur apprécié du peuple, qui n'a pas encore brûlé Rome ni tué sans femme, ni encore sa mère.

Soit les ouvertures de pièces de théâtre *in media res* captivent, soit elles dérangent. C'est selon la sensibilité de chaque spectateur. Il n'y a pas de juste milieu... En tout cas, c'est le choix qu'a fait Racine en nous présentant d'emblée Agrippine, mère de l'empereur Néron, exultant dans une fureur extrême, violente, autoritaire et ambitieuse. De toute évidence, c'est ce qui a peut-être séduit, entre autres, le metteur en scène Olivier Mellor de la Compagnie du Berger en choisissant d'adapter "Britannicus", pièce dont les sujets sont l'usurpation, le pouvoir ou encore la trahison.

*"Dans cette cour, tout ce qu'on dit est loin de ce qu'on pense !"*. Nous sommes pourtant en 1669... Le XXI<sup>e</sup> s'en serait-il inspiré ?

La pièce se joue dans la splendide et fastueuse salle en pierre du Théâtre de l'Épée de Bois. Quel autre lieu aurait pu accueillir avec autant de faste une pièce comme celle-ci ? Tout y est magnifié, sublimé, surtout quand la mise en scène regorge de trouvailles scéniques et scénographiques exceptionnelles. Le public restreint de cette soirée "presse" du vendredi 6 mai s'en est aperçu bien vite, si tant est qu'il ne la connaissait pas déjà.

Dans cette pièce, Racine nous plonge au cœur de l'action par les paroles prononcées par la comédienne Marie-Laure Boggio interprétant le rôle d'Agrippine, et c'est comme si la conversation avait déjà commencé avant. Le metteur en scène, quant à lui, quelques minutes avant le début de la représentation, nous prévient : *"C'est du Dallas, mais en pire... !"*

En quelque sorte, la représentation a déjà commencé. L'ouverture en live par quatre musiciens talentueux captive et les interprètes impressionnent par leurs notes lumineuses au saxo, violon, contrebasse et violoncelle et si l'on a l'oreille fine, on y repère tantôt des accents épiques, tantôt des thèmes originaux de Philippe Sarde ou de Claude Sautet.

Le ton est donné ! Puis la vidéo vient se mêler au décor mais n'opère rien d'ostentatoire comme cela peut être souvent le cas, le dispositif tri-frontal de la scénographie y étant certainement pour quelque chose. Sur les images latérales, des aperçus d'arbres, de nature ou de fourmis gesticulantes en noir et blanc, a priori quelque peu décalées par rapport à ce qui se trame sur scène et dans les âmes humaines. Mais l'être humain n'est-il pas souvent décalé et à la recherche de lui-même, quitte à faire de nombreux détours sur lui-même et envers les autres ?

Puis, plus tard, apparaîtra un visage de marbre sur lequel coule paisiblement un filet de sang "*pour voir ce qu'il y a à entendre*", comme le précise le metteur en scène car, bien entendu, il y a aussi la force majestueuse de l'alexandrin qui, à n'en point douter, réclame aux spectateurs une attention de chaque seconde. D'aucuns pourraient penser que le spectateur n'a pas besoin d'être ainsi pris par la main pour "entendre" ce qui se joue sur scène, mais point de débat là-dessus car, ici, l'ensemble est plastiquement harmonieux et très efficace comme, par exemple, la modernité de la scénographie par les live des musiciens ou encore le son finement travaillé et les lumières bien présentes qui renforcent incontestablement l'éternelle beauté du vers héroïque.

Et les comédiens dans tout cela, penserez-vous ? Eh bien ils jouent ! On le sent, ils aiment ça ! Ils se connaissent bien qui plus est. Olivier Mellor confie que "*choisir des actrices et des acteurs propres à la compagnie donne la sensation d'une saga familiale*". Le spectateur ressent cela de façon subtile. Chaque comédien assume le rôle de son personnage avec une aisance sans failles, tantôt illuminé sous les feux de projecteurs qui se balancent au-dessus de leur tête jusqu'à s'immobiliser pour leur donner toute la place qu'ils méritent, tantôt séparés par des taps de voile blanc qui s'écroulent bien visibles au milieu du plateau et qui claquent bruyamment sur le sol en pierre. L'effet sonore n'étant probablement pas recherché au départ, mais produisant le meilleur effet dans cette salle en pierre de l'Épée de Bois. Cinq taps qui délimitent chaque acte pour séparer symboliquement sans doute les personnages entre eux, et ce, jusqu'à la fin. Sous la houlette d'Olivier Mellor, on ne peut imaginer un simple effet purement esthétique...

Aucun comédien ne bascule dans l'excès, chacun incarnant avec élégance son propre personnage. L'ensemble de l'intrigue racinienne étant, quant à elle, restituée sur scène dans une explosion artistique sensible et flamboyante.

L'intrigue de "Britannicus" n'est pas des plus simples. Les choix scénographiques et scéniques d'Olivier Mellor non plus ! Mais les choses complexes produisent parfois leurs plus beaux effets car, bien souvent, elles questionnent, dérangent, mais en tout cas ne laissent jamais de marbre.

La représentation est dynamique et allie avec finesse la parole héroïque de l'alexandrin aux gestes et aux mouvements amplement révélateurs de la disposition sentimentale des personnages. Il se passe toujours quelque chose sur scène qui occupe le regard du spectateur.

Aucun temps mort. Et lorsque l'action tragique tend à s'apaiser un peu pour mieux rebondir aussitôt, la présence remarquée du chœur interprétée par François Decayeux, plus légère mais néanmoins efficace, fait parfois sourire. *"C'est un personnage sympathique, un pendant à l'intrigue qui a des allures de magicien maladroit ou qui au contraire s'assimile à une main divine."*

Ne ratez pas cette création de "Britannicus" par Olivier Mellor et la Compagnie du Berger qui milite pour un théâtre de troupe, d'énergie, de musique et de textes. "Compagnie associée" depuis 2012 au Théâtre de l'Épée de Bois de la Cartoucherie de Vincennes, Olivier Mellor et ses comédiens partagent avec ce théâtre à nul autre pareil une idée commune d'un théâtre engagé et populaire.

**Brigitte Corrigou**

# Toute La Culture.

Après une adaptation explosive de **La Noce de Bertold Brecht**, Olivier Mellor nous revient avec un *Britannicus* façon Netflix mise en musique avec des inserts vidéos. **En 2020, Olivier Mellor proposait La Noce de Bertold Brecht dans une mise en scène inventive, complètement décalée ou le public était accueilli par une ambiance jazzy. Avec *Britannicus*, Olivier Mellor reprend son geste appuyé mais subtil entre musique rock'n'roll, vidéos ou projections psychédéliques.**

## **Néron j'ai deux mots à te dire**

On connaît l'intrigue. Néron vient d'enlever Junie. Agrippine s'y oppose et trépigne de visiter son fils pour le dissuader et pour qu'il rende des comptes. Néron, par l'intermédiaire de son gouverneur Burrhus refuse l'entrevue. Il menace Junie et la contraint de feindre l'indifférence afin de rompre avec Britannicus son aimé et promis. Agrippine parviendra à obtenir l'entrevue. Elle blâme son fils qu'elle quitte convaincue à tort qu'il a renoncé à son amour pour Junie. Alors que Junie parvient à avouer la supercherie à Britannicus, Néron découvre et furieux fomente l'empoisonnement de Britannicus, son adversaire et demi-frère. C'est le coup de théâtre, l'acmé du drame : A Agrippine tout à sa joie de sa victoire sur Néron, Burrhus annonce la mort de Britannicus, le lynchage du cruel Narcisse par la foule, et la fuite de Junie chez les vestales où le mariage est interdit. L'intrigue de Racine chemine ainsi dense. Au côté de Néron, le suspense se joue par les mouvements pendulaires entre Burrhus, fidèle conseiller qui s'oppose à son maître, et Narcisse, le traître à Britannicus, qui épouse les desseins de Néron et qui milite en faveur de l'assassinat.

## **Génération Netflix**

Dans un dispositif tri frontal tout commence au son de la guitare électrique accompagnée d'un violon. Un générique est projeté sur deux écrans à cour et à jardin. Le plateau est épuré ; deux cylindres sous deux spots esthétisent le tableau ; au bord de scène une verrière rappelle que les sous-bassement et les caveaux de l'empire. L'ambiance renvoie à la série Games of Thrones. Sur les écrans viennent ensuite des vidéos macroscopiques de la nature. Chaque entrée d'un protagoniste du drame est signée par une note au violon, basse et contrebasse. Burrhus est dynamique, tout feu tout flamme. Agrippine est une reine mère à la forte présence, colérique, désespérée mais volontaire. Britannicus, la future victime est un petit oiseau tombé du nid, Junie, une collégienne peureuse et naïve tandis que Néron est un jeune loup gymnase. Les costumes adoptent l'univers gothic. L'intrigue se transforme en une tragédie romantique pour ados. L'ensemble est réussi ; le rajeunissement du contexte de l'intrigue et la création son et lumière fabrique un spectacle. Les mots de Racine sont là, toujours percutants et magnifiques. La troupe et les musiciens accompagnent avec brio le show. Et puis il y a Marie Laure Biggio qui est une lumineuse Agrippine ; aussi Rémi Pous qui invente un Narcisse inoubliable.

Du beau spectacle.

David Rofé Sarfati



En examinant la relation de la reine Agrippine et de son fils Néron, Freud aurait pu dire que les drames sont nés d'un complexe d'Oedipe mal digéré. Mais s'agissant d'une tragédie de Jean Racine, peut-on envisager une telle interprétation ? La Compagnie du Berger revient sur les planches du Théâtre de l'Épée de Bois pour nous proposer, "Britannicus", écrite en 1669 par le grand auteur classique. Cinq actes en 1770 alexandrins. Un vrai plaisir des yeux et des oreilles, dans une mise en scène éblouissante d'Olivier Mellor.

## Les bascules du pouvoir

**Rome. 56 après JC, sous le règne de Néron.** Agrippine, mère de Néron, entre en scène dans une colère immense et veut être reçue immédiatement par son empereur de fils. Elle vient d'apprendre que celui-ci séquestre la jeune et jolie Junie, promise à son demi-frère Britannicus. Après avoir fait assassiner Claudius son mari et père adoptif de Néron, elle a placé celui-ci sur le trône qui aurait dû revenir à Britannicus. Après quelques années de règne sans partage, Néron souhaite désormais écarter sa mère du pouvoir afin de régner enfin par lui-même.

En quelques vers, Racine impose l'intrigue : la famille disloquée, l'empereur fuyant, les manœuvres dans le dos des uns ou des autres... Une histoire terrible marquée par une bascule du pouvoir. Apprécié du peuple, Néron veut juste s'affranchir du pouvoir que sa mère entend encore lui imposer... Une histoire qui débute aussi par la disgrâce d'une mère toute puissante et se poursuit par la mort d'un frère spolié de ses droits. Néron est ici un monstre naissant, affirme Racine dans la préface de sa pièce, pourtant assez de cruautés commises déjà laissent présager de la suite du chemin...

Au-delà de la beauté du vers racinien, que raconte aujourd'hui une tragédie classique ? Quel sens doit-on lui donner dans le contexte de notre monde contemporain ? Le travail magistral réalisé sur la dramaturgie de la pièce par Julia de Gasquet ouvre bien des chemins. Spécialiste dans l'étude de la tradition du jeu de l'acteur en occident et de sa résonance contemporaine, la dramaturge offre à la mise en scène d'Olivier Mellor et au jeu des acteurs des pistes innovantes. La mise en scène respecte totalement la règle des trois unités – lieu unique, une journée, une seule action – mais ces règles à la base du théâtre classique se traduisent ici par une mobilité du jeu des acteurs, des déplacements sur le plateau mais aussi du "mouvement" des sons, des lumières, des accessoires qui font exploser le cadre classique de l'espace et ouvrent d'autres directions.

## Un dispositif scénique tri-frontal

Ainsi les personnages d'Agrippine et Néron au centre de l'action. Ils se rencontrent seulement à l'acte IV et les trois premiers actes font état de leur relation toxique. Pourtant des nuances rares se dessinent ici dans le jeu, ouvrent des aspects inédits dans l'interprétation et inscrivent le drame politique dans un contexte intime. Néron (Hugues Delamarlière) apparaît comme un adolescent insupportable qui n'ose s'opposer à sa mère avant de devenir le tyran inscrit dans l'Histoire.

Interprété avec une force impressionnante par Marie-Laure Boggio, la reine Agrippine, en dépit de sa hargne et de ses revendications, souffre en mère des changements dans sa relation avec son fils Néron qu'elle a du mal à voir grandir tout en ayant l'intuition des drames en filigrane .

Toutes les mises en scène d'Olivier Mellor sont portées par la musique qui souligne l'action, ouvre des portes secrètes et raconte l'histoire autrement. Cette pièce n'y échappe pas. La musique en direct, des sons enregistrés soulignent la projection d'images étranges et inquiétantes et les lumières, utilisées parfois de façon inédite, participent à la mobilité du jeu des acteurs. La scénographie tri-frontale – un tiers du public installé devant la scène, les deux autres tiers, de part et d'autre du plateau – joue sur le cloisonnement. Inscrivant les spectateurs dans chaque action, cette organisation de l'espace scénique suggère la présence des sénateurs dont parle Racine dans sa pièce, suivant dans l'ombre l'évolution des situations.

Un personnage muet -et ajouté par le metteur en scène- traverse le plateau. C'est le c(h)oeur joué par François Decayeux, un acteur surprenant et imprévisible, doté d'un jeu qui ne manque pas d'invention. Cette présence transforme le mouvement et l'ambiance dans le palais qui devient un lieu où des ombres cachées intriguent dans le noir. Un palais comme un espace unique oui, mais des endroits petits, enfermés et où on écoute aux portes.

Durant 2 h 25, la musique des vers raciniens nous transporte sans ennui car l'éveil est permanent et des surprises se découvrent à chaque scène. La pièce traverse ainsi les temps et fait écho à bien des situations politiques et sociales des siècles suivants, y incluant le nôtre. Après la mort de Britannicus, "Plût aux dieux que ce fût le dernier de ses crimes!" soupire Burrhus, un des conseillers de Néron. Juste pour l'instant : Néron n'a pas encore mis le feu à Rome. Il n'a pas tué sa mère, sa femme et ses gouverneurs.

**Dany Toubiana**

**Théâtre : Britannicus, de Racine, mise en scène d'Olivier Mellor (L'Épée de Bois)**

**Avec une mise en scène engagée de *Britannicus* au Théâtre de l'Épée de Bois (Cartoucherie jusqu'au 29 mai 22), Olivier Mellor relève un double défi : revendiquer un théâtre populaire tout en respectant ses redoutables alexandrins, casser la scène frontale pour faire feu de tout média capable d'actualiser une intrigue qui touche le spectateur d'aujourd'hui. L'ambitieuse feuille de route fait triompher le verbe sans pour autant échapper à quelques facilités.**

#### **Prendre sa revanche sur l'ennui du collègue**

A l'accueil le metteur en scène encourage le public découvrant le dispositif tri-frontal à se placer selon son goût – en face ou sur la scène – signalant que des vidéos seront projetées latéralement – ce qui explique que les rangs centraux aient été occultés. Il insiste aussi sur l'utilité de changer de siège à l'entracte. L'invitation de mobilité est en cohérence avec son ambition de (faire) changer de points de vue sur la mythique pièce de Racine en balayant d'abord tout découragement associé au pensum scolaire : « *Nous, on estime que, même à l'époque de TikTok et de Netflix, tout le monde peut entendre et voir du Racine* » revendique crânement le directeur de la Compagnie du Berger, et d'ajouter : « *Britannicus c'est d'abord l'histoire d'un immense gâchis, du sacrifice de la jeunesse au profit de la folie politique des hommes qui me touche et résonne encore aujourd'hui.* » Plutôt en résonance avec l'actualité brûlante d'aujourd'hui.

#### **Au service de la modernité du texte**

« *Nous voulons faire de Britannicus un spectacle précis, avec une esthétique au service du texte, mais aussi au service de son bouleversement.* » Le moins que le spectateur peut constater est qu'Olivier Mellor ne ménage pas ses efforts pour « moderniser » la pièce, avec des bonheurs et quelques égarements.

Le décor minimal inscrit dans l'immense espace du Théâtre de l'Épée de Bois réduit à une unique structure de fer rappelle autant une entrée de (jeux) de Cirque que les portes du palais impérial ; un jeu de rideaux latéraux permet de transformer l'espace en bistrot, en alcôve, voir ring. Sur les voiles, comme sur des écrans latéraux, des vidéos projettent des représentations souvent chocs des héros du drame. Sauf que ce qui est revendiqué comme « *de nouvelles fenêtres destinées à éclairer les enjeux de la pièce* » convainc peu, voir distrait de l'essentiel, le verbe des acteurs.

Réussite enfin que cette intégration de la musique live et du chœur qui dope les scènes les plus paroxystiques – les musiciens devenant aussi les gardes qui ne cessent d'être mis à contribution pour surveiller, arrêter ou protéger les protagonistes de la tragédie racinienne. Enfin visuellement, les éclairages jouent avec les costumes cuir punk noir entre *Mad Max* et *Game of Thrones* des bourreaux, tranchent avec les kimonos teintées de rouges des victimes.

### **Coté langue, le bonheur est total**

Les alexandrins sont parfaitement sertis dans la dramaturgie – et servis – grâce aux efforts de Julia de Gasquet qui permet à la troupe de leur donner une spontanéité efficace. Face à l'écrasante tragédie : Néron épris de Junie, l'amante de son frère Britannicus, profite de son pouvoir pour se libérer de l'influence d'une mère manipulatrice, et de se débarrasser de son frère. Sauf que le parti pris d'un *Néron* noir incarné **Hugues Delamarlière** tendance cuir, torse nu et bouffeur de chips confond crise d'ado et puissance, vulgarité et soif de pouvoir... L'ultra virilisé tendance cuir n'a pas de mal à circonvenir le fragile **Vincent do Cruzeiro**, trop léger, trop peu capable de retenir celle qui l'aime (**Caroline Corme**) pourtant sensible et attachante *Junie*. Passionnée, prête à tout pour protéger les siens, **Marie Laure Boggio** projette une *Agrippine* redoutable aussi monstrueuse que son roi. Enfin, les omniprésents conseillers, le sage *Burrhus* (**Stephen Szekely**) et le machiavélique *Narcisse* (**Rémi Pons**) jouent parfaitement leur partition, éteignant et soufflant sur les braises de la peur, de la trahison ou de la haine. L'innovation réussie dans ce torrent d'eaux sombres est l'ajout d'un chœur, incarné par **François Decayeux** dont la fonction de 'fou' du roi permet de libérer la tension.

### **Restituer le drame d'une jeunesse sacrifiée par ses aînés**

« *Au-delà de l'intrigue géopolitique et de l'histoire d'amour contrariée, Racine nous parle d'une jeunesse sacrifiée par ses aînés.* » Les réflexions d'Olivier Mellor dans le très dense dossier pédagogique (avec notamment un arbre généalogique salutaire) disponible sur le site de la compagnie sont passionnantes. Elles déclinent l'avertissement visionnaire d'Antoine Vitez que partage la Troupe : « *Le théâtre va apparaître comme le lieu où on ne racontera pas des histoires, mais où on montrera des modèles d'existence, anciens ou possibles.* » : « *Racine invente un laboratoire de la langue, et étudie avec ses lecteurs les méandres de l'expression du désir chez ses personnages.* » éclaircissement Mellor. *Car il ne s'agit sans doute que de cela : un désir fou, pour le pouvoir, pour l'autre, pour tout, qui anime chacun des protagonistes.* »

Au final même s'il ne perçoit pas toutes les ambitions affichées, ou que certaines sont peu ou prou exploitées, le spectateur sort bousculé par la puissance intacte du verbe et la noirceur du drame qui s'est joué passionnément sous ses yeux.

En cela le pari de la troupe de la Compagnie du Berger est tenu haut le verbe. Chapeau les artistes !

**Olivier Le Guay**



L'intrigue :

« Agrippine, mère de Néron, s'aperçoit que ce prince qu'elle n'avait élevé au trône que pour régner sous son nom, est décidé à gouverner par lui-même. Ambitieuse et affamée de pouvoir, elle consent à marier Junie à Britannicus, fils de l'empereur Claude, son premier mari, et frère adoptif de Néron, dans le but de se concilier l'affection de ce jeune prince et de s'en servir au besoin contre Néron... »

**Britannicus est une pièce qui dit beaucoup sur notre instant civilisationnel. Elle traite au travers d'une intrigue politique impériale, la question de l'adolescence comme impasse suicidaire et narcissique. Olivier Mellor met bien en avant la genèse de ce choix tragique. Pour Néron comme pour tout humain.**

Hugues Delamarrière, très belle révélation de ce spectacle, incarne parfaitement la douleur noire de ce choix racinien : soit rester un enfant, impuissant et soumis aux caprices maternels ; soit devenir un homme responsable et maître de ses pulsions au profit d'un but sublimé ; soit demeurer un adolescent subvertissant le pouvoir pour jouir sans entraves. Il exprime dans son jeu toutes ces potentialités avec force, émotion et une économie de moyen efficace. Ses pulsions sont omniprésentes – violence, sensualité libidineuse – mais non assumées encore. Il mène son Néron dans une certaine vulgarité dans la gestuelle ou la voracité, mais lui laisse aussi la possibilité d'une statuaire marmoréenne qui l'inscrirait dans la lignée de César, d'Auguste, ou même de Claude. Mais il sera plus enclin à la lascivité agressive qu'à la vertu froide des statues...

Il y a toujours chez Racine des conseillers antagonistes. L'un tire le vaisseau vers le port, Burrhus ; l'autre vers l'écueil et le naufrage, Narcisse (impeccable Rémi Pous). Son Néron sera au final plus manipulé par autrui, et dépassé par l'hubris de sa fonction, que victime du destin ou des dieux. C'est une particularité de l'œuvre, la puissance divine en est absente. Les personnages y sont livrés à eux-mêmes, dans un drame purement égotique et familial.

Olivier Mellor, donc, sait poser les fondamentaux de cet instant de choisir sa destinée, plutôt que de la subir via un obscur deus ex-machina. Il coupe progressivement la scène en deux par une scénographie inventive, joue des lumières pour créer des zones émotionnelles contraires où isolées. Ainsi la scène Néron/Junie, où deux astres incandescents semblent se décrocher de la voûte céleste pour tournoyer autour de chacun des comédiens, les situant tout en les séparant irrémédiablement, est la plus réussie du spectacle. Il est alors dommage qu'il quitte régulièrement ce parti pris d'oppositions formelles épurées pour un trop plein d'effets en tous genres (situations annexes parasitant un dialogue ou un monologue, utilisation d'une foultitude d'accessoires « accessoires », nombreux effets scénographiques esthétiques certes mais pas forcément nécessaires). Il peut en résulter un effet de diffraction, là où tout est contenu en concentration dans le texte seul.

Car nous sommes tous bien ici, comédiens, metteur en scène, spectateurs et techniciens, réunis par un texte, dont la force, le style, la poétique, la chair même, recèlent toute l'action, et tout le spectaculaire nécessaires.

**Pascal Olivier**

**Britannicus, texte Jean Racine, mise en scène Olivier Mellor, musique originale Séverin « Toskano » Jeanniard.**

**Britannicus**, texte **Jean Racine**, mise en scène **Olivier Mellor**, musique originale **Séverin « Toskano » Jeanniard**, dramaturgie **Julia de Gasquet**, scénographie, machineries **Olivier Mellor, François Decayeux, Séverin Jeanniard** avec le concours du collectif **La Courte Echelle**. Avec **Marie Laure Boggio, Caroline Corme, François Decayeux, Hugues Delamarlière, Marie-Laure Desbordes, Vincent Do Cruzeiro, Rémi Pous, Stephen Szekeky** et les musiciens **Thomas Carpentier, Louis Noble, Séverin « Toskano », Adrien Noble**.

Agrippine, mère de Néron, s'aperçoit que ce prince qu'elle n'avait élevé au trône que pour régner sous son nom, est décidé à gouverner par lui-même. Ambitieuse et affamée de pouvoir, elle consent à marier Junie à Britannicus, fils de l'empereur Claude, son premier mari, et frère adoptif de Néron, dans le but de se concilier l'affection du jeune prince et de s'en servir contre Néron...

*Britannicus* de Racine traite de la disgrâce d'Agrippine et de la mort de Britannicus, et selon la dramaturge Julie de Gasquet, la pièce montre d'abord et avant tout la tragédie noire d'un monstre naissant, ce Néron menaçant décrit par l'historien latin Tacite et dont Racine d'est inspiré.

Il n'est guère besoin d'aller loin pour saisir aujourd'hui la réactualisation répétée de ce qu'est l'usurpation de pouvoir. La pièce enquête sur un monarque, conviant sur le champ de bataille, passions amoureuses et ambitions politiques – condensé d'une société déliquescence renouvelée.

*Britannicus* met en scène un monarque en traitant du pouvoir et de son usurpation : « Dans la France de 1669 où Louis XIV règne personnellement depuis huit ans, Néron passe pour un usurpateur qui spolie le pouvoir dû à son frère Britannicus. De l'usurpation découlent de grandes violences, la plus tragique étant celle qui surgit entre deux frères », qui aiment la même femme.

Et de l'autre côté, considérons l'analyse barthésienne : « Pouvoir pleurer avec Junie, tel est le rêve néronien, accompli par le double heureux de Néron, Britannicus. (...) Néron fascine Britannicus comme Agrippine fascine Néron. (...) Néron a tout et pourtant il n'est pas; Britannicus n'a rien et pourtant il est : l'être se refuse à l'un tandis qu'il comble l'autre. *Avoir* ne peut rejoindre *Etre*...

C'est Junie qui fait exister Britannicus et qui repousse Néron dans la confusion d'un Passé destructeur et d'un avenir criminel. Entre Néron et Britannicus, Junie est l'arbitre absolu et absolument gracieux. Selon une figure propre au destin, elle *retourne* le malheur de Britannicus en grâce et le pouvoir de Néron en impuissance, l'avoir en nullité, et le dénuement en être.

(...) Le désespoir de Néron n'est pas celui d'un homme qui a perdu sa maîtresse; c'est le désespoir d'un homme condamné à vieillir sans jamais naître. » (R. Barthes, *Sur Racine*, Le Seuil).

Dans un dispositif tri-frontal, la scénographie d'Olivier Mellor est à la fois spacieuse et empêchée. Entre cloisonnement et enfermement, sont installés des rideaux qui séparent, des volets déroulés brutalement – les tombées de tissu correspondant à l'annonce de chacun des cinq actes -, avec en perspective des écrans latéraux sur lesquels défilent des images vidéo – insectes ou sculptures antiques, des créations de Mickaël Tritrent aux images illustratrices, classiques ou décalées.

Le spectacle ne se donne pas visuellement d'emblée, ni ne peut se saisir dans son entier, de la même façon que les personnages s'échappent d'où ils sont et d'où ils viennent, s'esquivant les uns les autres, foulant le sol furtivement comme pour fuir et disparaître ; d'une porte voûtée à l'autre, les silhouettes scéniques dans le palais se dérobent les unes les autres.

Les protagonistes se parlent le plus souvent, séparés par un voile, seuls toujours, et isolés.

Face à une intrigue d'effroi et de terreur, le chœur, personnage facétieux de François Decayeux, est un élément liant de communication avec le public – échange d'un regard complice et de clins d'oeil amusés. Soit un guide conférencier ou touristique inattendu qui ponctue les scènes et la réflexion, déclenche les machineries, dirige les musiciens quand ils se font figurants scéniques.

Thomas Carpentier au violon, Louis Noble aux saxophones et à la guitare, Séverin « Toskano » Jeanniard à la contrebasse et Adrien Noble au violoncelle ajoutent un beau tempo tonique à l'ensemble. Musique suggestive et percutante, sensible ou tonnante, menaçante et annonciatrice.

Marie-Laure Boggio est une Agrippine convaincante et puissante à la hauteur de ses grands alexandrins; de même Caroline Corme pour Junie, à la fois fragile et résistante; de même encore Marie-Laure Desbordes pour Albine, la confidente d'Agrippine, fidèle à sa maîtresse. Stephen Szekeky est un Burrhus partagé, écartelé entre Néron et Agrippine, au-delà de ses convictions.

Rémi Pous en Narcisse est équivoque au possible, un double fourbe, fallacieux et menteur. Quant à Vincent Do Cruzeiro, il incarne un Britannicus flamboyant de lumière et de pureté, sûr de son amour pour Junie; et Hugues Delamarlière interprète un Néron viril, colérique et tempétueux.

Une mise en scène destinée aux jeunes gens qui se familiariseront avec l'art si difficile du tragique.

**Véronique Hotte**